

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 36

Artikel: De la bouna martchandi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Néanmoins, le colonel insiste et fait si bien qu'il obtient la grâce de Cambronne, mais à une condition expresse, c'est que celui-ci ne s'enivrera plus jamais de sa vie.

Le colonel se rend à la prison militaire. Il fait venir Cambronne.

— Tu as commis une grande faute, caporal, lui dit-il.

— C'est vrai, mon colonel; aussi vous voyez où j'en suis. Je vais la payer de ma vie.

— Peut-être, dit le colonel.

— Comment peut-être? Vous savez la rigueur de la loi militaire. Je n'ai point de grâce à attendre, et je n'ai plus qu'à mourir.

— Non, mon ami; tu ne dois pas mourir encore. Je t'apporte cette grâce dont tu désespères; je l'ai arrachée à grand-peine au commissaire du gouvernement. Il te remet ta peine et te rend même ton grade, mais à une condition.

— Une condition! Parlez, mon colonel. Parlez! Je ferai tout pour sauver ma tête... et surtout pour sauver mon honneur!

— C'est à la condition que tu ne te griseras jamais à l'avenir.

— Oh! mon colonel, ça, c'est impossible?

— Comment, impossible? pour échapper à la mort? Tu vas être fusillé demain; pense-y donc!

— Voyez-vous, mon colonel, il faudrait pour que je ne m'enivrasse plus, que je ne busse plus jamais de vin; car Cambronne et la bouteille, ça s'aime tant, qu'une fois que c'est commencé, il faut que cela finisse. Impossible de s'arrêter! Je ne peux donc pas promettre de ne plus me griser.

— Mais, malheureux, ne peux-tu pas promettre de ne plus boire de vin?

— Plus du tout?...

— Sans doute.

— Hum! c'est une grande affaire que vous me proposez là, mon colonel. Ne plus boire de vin... Ne plus jamais, jamais boire!

Et il baissa la tête.

— Mais, mon colonel, si je vous promettais de ne plus boire de vin de ma vie, qu'est-ce qui vous garantirait cette promesse?

— Ta parole d'honneur. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Je te connais, et je sais que quand tu la donnes tu n'y manques pas.

Et comme le condamné baissait encore la tête, sans rien dire:

— Eh bien, Cambronne, que choisis-tu?...

— Vous êtes trop bon pour moi, mon colonel, répondit Cambronne d'un ton grave et pénétré. Merci de votre confiance; je l'apprécie plus encore que la grâce que vous m'apportez... Dieu nous entend. (Et levant la main.) Moi, Cambronne, je jure que jamais de ma vie une goutte de vin ne touchera mes lèvres!... Etes-vous content, mon colonel?

— Oui, mon ami, dit celui-ci, ému et heureux de ce qu'il venait d'entendre. Oui, je suis content de toi! Demain, tu seras libre. Sois un brave soldat, et emploie au service de la patrie la vie qu'elle te rend aujourd'hui.

Le lendemain, le caporal Cambronne rentra au corps et reprit son service...

Vingt-cinq ans après, le caporal Cambronne était devenu le général Cambronne; il avait commandé la vieille garde à Wa-

terloo, et avait déployé un merveilleux courage dans cette retraite héroïque.

Rentré dans ses foyers après la chute de l'empire, il vivait paisiblement à Paris, aimé et honoré de tous.

Son ancien colonel, brisé par l'âge et plus encore par les fatigues du service, s'était, lui aussi, retiré dans sa famille. Il sut que le général Cambronne était à Paris, et il voulut un jour l'inviter à dîner. Il convoqua plusieurs vieux frères d'armes, et leur prépara le meilleur repas qu'il put imaginer. La place d'honneur fut pour Cambronne, à droite du maître de la maison.

Etant à table, celui-ci offre à son hôte un verre de vieux vin, d'un prix très élevé, et conservé précieusement pour les grandes occasions. Cambronne regarde le colonel et, avec surprise et vivacité:

— Que me présentez-vous là? lui dit-il.

— Mais du vin du Rhin, mon général; et du fameux encore; il a plus de cinquante ans; vous n'en trouverez guère de semblable à Paris.

Et comme Cambronne semblait s'irriter de ces paroles:

— Mais, mon général, je vous assure qu'il est excellent. Goûtez plutôt.

— Et ma parole d'honneur, colonel, ma parole d'honneur! s'écria Cambronne en frappant sur la table. Et Nantes! et la prison! et la grâce! et mon serment! Avez-vous donc oublié tout cela, mon excellent ami?... Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Je vous l'avais juré et j'ai tenu parole.

Le colonel, admirant cette énergique fidélité, se garda bien d'insister, et s'applaudit une fois de plus d'avoir conservé un tel homme à la France.

Le costume des cantinières.

Le ministère de la guerre français vient de décider la suppression du costume des cantinières; bien plus: il a décidé que les cantinières ne prendraient plus part au défilé des troupes et resteraient dans leur voiture.

Adieu donc, le joli uniforme tricolore, à jupe rouge et bleue, avec tablier blanc, couronné par le coquet chapeau à plumes!

On ne verra plus, en tête des bataillons, les jours de grande revue, défiler la cantinière, mince et cambrée dans sa veste bleue, la main appuyée sur son tonnelet bariolé.

Tout ce qui les désignera, désormais, c'est une plaque au bras, avec ce mot: « Cantinière. »

La vivandière d'autrefois était souvent un vieux grognard, d'aspect rébarbatif, secouant les conscrits et tutoyant les anciens; mais c'était un être dévoué, courageux, aimant par-dessus tout le numéro du régiment; tour à tour ambulancière et soldat, elle suivait son bataillon au feu et, relevant les blessés dans sa voiture, allait de l'un à l'autre étancher la soif des élopés et donner l'accolade aux mourants.

En temps de paix, les attributions de

la cantinière étaient d'un ordre moins élevé: mariée à un soldat du régiment, tantôt sapeur, tantôt caporal infirmier, tantôt maréchal-ferrant, elle avait surtout le devoir de nourrir les sous-officiers; l'Etat lui fournissait la nourriture d'un cheval dont elle était obligée de se pourvoir à ses frais pour l'atteler à sa voiture.

Les règlements s'opposaient à ce qu'elle fût la femme d'un sous-officier; le cantinier ne pouvait donc être, au maximum, que caporal.

Dans certains régiments, — de cavalerie surtout, la cantinière était la coquette du colonel: on pourrait citer un régiment de dragons où il y en avait sept, fort jolies, parbleu! sous l'uniforme vert à plastron blanc, soigneusement choisies et tenues de monter à cheval lorsque les escadrons auxquels elles étaient attachées prenaient les armes.

Pour les cavaliers, la voiture de la cantinière a souvent servi d'ambulance; pour les fantassins, c'est elle qui recueillait les trainards fatigués de la trop longue étape.

Au feu, elle était généralement avec les bagages; mais, depuis les armes à longue portée, les cantinières se trouvaient, la plupart du temps, aussi exposées que les hommes de première ligne.

Beaucoup de cantinières ont eu leur voiture brisée de part en part par les obus: citons, entr'autres, celle du 1^{er} dragons, à Gravelotte.

Parmi ces braves femmes, il s'en est trouvé un certain nombre engagées elles-mêmes au feu; toutes s'y sont fort bien conduites. Elles abandonnaient le tonnelet pour le fusil. Aussi, dans l'armée, on ne compte plus les cantinières qui ont reçu la médaille militaire pour « faits d'armes ». Quelques-unes même ont porté ou portent encore la croix de la Légion-d'Honneur sur leur poitrine.

On dira tout ce qu'on voudra, mais l'armée regrettera le costume de la cantinière. Sous son habit militaire, vaillante et glorieuse, elle faisait réellement partie du régiment. Et quand elle versait force rasades aux soldats, vidant pour eux son tonnelet tricolore, ceux-ci n'oubliaient jamais de boire à la santé de la brave femme.

De la bouna martchandi.

Onna brava fenna qu'étai z'ua pè Lozena po fère vesita à sa felhie que lài étai mariée, ne lài étai jamé restàre dè né, et n'avai jamé età pè lo théâtre. Son bio-fe la lài minè onna veillà iò y'avai dâi comédiens, et la brava fenna fe bin ébayà dè vairè cè grand tsandellai qu'étai peindu ao pliafond et qu'eccliairivè tant bin; assebin le fe pas tant atteinchon ao resto.

Lo leindéman, que sa felhie lài dé-

mandavè se l'avai bin z'u dâo pliési, le lâi repond :

— Et ma fâi oï, kâ n'é jamé vu dâi tôle tsandallès, que n'ont pas fauta dè motsi, que ne càolont pas et que sont tant à profit, kâ dè tot lo teimps que y'é étâ quie, on s'est presque pas apéçu que l'aviont diminuâ. Tâtse-vâi dè m'ein einvoyi onna livra dâi mimès.

Lo larro et lo ramouneu.

On larro dè grand tsemin et on ramouneu qu'avai robâ onna pertse dè sâocessons à 'na tseminâ, avont étâ condanâ à passâ pè lè fortsès. Quand furent prêts à être ganguelhî, l'incourâ, que lè confessivè, l'âo desâi cauquies bounès parolès po l'âo bailli dâo coradzo et po lè consolâ. Adon, coumeint lo pourro ramouneu s'avancivè po mi ourè, lo larro lâi fâ :

— Remoâ-tè d'iquie, tè, tsancro dè matsourâ et ne vins pas mè gravâ d'atutâ.

— Na, que ne vu pas mè remoâ, repond lo ramouneu, y'é atant dè drâi d'être ice què tè !

Une poignée de conseils.

En voyage, contre les piqures de moustiques et autres insectes avec lesquels on est souvent forcé d'avoir des relations cuisantes, il n'y a que le vinaigre pur pour apaiser la démangeaison.

Le cosmétique, la pommade, les huiles parfumées sur la chevelure ou la barbe attirent les mouches. Certains messieurs sont parfois harcelés par ces ennuyeuses bêtes, sans se douter du charme qui leur vaut cet amour. — Le moyen de le rompre est d'employer une simple brillante sans odeur, faite soi-même en mélangeant dans un petit flacon de l'esprit-de-vin et de l'huile d'olive ou d'amande douce.

La menthe, en alcool, est une merveilleuse eau de toilette par sa fraîcheur qui calme instantanément les feux de la peau que les personnes les plus saines peuvent éprouver après de longues marches, de fatigantes excursions, et surtout des transpirations subitement arrêtées.

Les taches de fruits sont tenaces sur les costumes de toile... Pour les enlever, on versera dessus, à travers une passoire, lentement, de l'eau très bouillante.

Le jus de tomate enlève l'encre et la rouille sur le linge et les mains.

Tout vêtement et tout objet de caoutchouc qui ne sert pas constamment se casse... Il faut en entretenir la souplesse par l'humidité, en l'exposant de temps à autre à la pluie, en mouillant, etc., etc.

Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, ajoutée à la lessive, aide puissamment à blanchir le linge.

L'amidon bouilli est beaucoup amélioré

par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

— La cire jaune et le sel rendront propre et poli comme du verre le plus rouillé des fers à repasser ; enveloppez un morceau de cire dans un chiffon et, quand le fer sera chaud, frottez-le d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel.

— Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures durci par l'humidité et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

Questions.

Comment peut-on démontrer que la moitié de 12 est 7 ?

Quel est le mois pendant lequel les femmes parlent le moins ?

A quoi est égale la moitié d'un fromage ?

Quel est le général romain dont le nom est égal à 1600 mètres ?

Comment peut-on prouver que 3 et 2 font 4 ?

Prime : *La Vieille milice*, poème patois par M. Dénérâz.

Pour être admis au tirage au sort pour la prime, il faut répondre juste aux cinq questions posées.

Boutades.

Un paysan du Jorat, venu au marché de Lausanne samedi dernier, nous racontait une histoire vraiment extraordinaire, dont il a été le héros, dans l'hiver de 1847. Il nous disait qu'en braconnant un jour, non loin du Chalet-à-Gobet, il avait aperçu un vieux loup sourd et aveugle qui, pour se conduire à travers la forêt, prenait dans sa gueule la queue d'un de ses petits. Notre homme fit un petit détour, s'embusqua derrière un groupe de sapins, et au passage des deux animaux, coupa d'un coup de feu la queue du louveteau !...

Et le louveteau, en se sauvant, laissa sa queue dans la gueule de son père qui, restant sur place, ne savait à quoi attribuer son immobilité.

Le braconnier, prenant alors la queue du louveteau, se fit suivre du loup, et le conduisit dans son village, à la stupéfaction des habitants.

Un bohème de la vieille école, qui se plaît à ennuyer son prochain par tous les moyens imaginables, va porter sa montre au Mont-de-Piété.

Au bout d'une semaine, il arrive à cinq heures du matin chez le concierge de l'établissement, qui saute à bas du lit, réveillé par un violent coup de sonnette.

— Bonjour, monsieur.

— Que désirez-vous ? fait le concierge avec humeur.

— Voir ma montre.

— Vous venez pour la dégager ? Les bureaux, — vous devez bien le supposer, — ne sont pas encore ouverts.

— Mais, ce n'est pas pour la dégager.

— Eh bien, alors ?

— C'est pour voir l'heure qu'il est.

Chez le coiffeur, un client tombe sur le plus insupportable garçon qu'il soit possible d'imaginer, et qui, tout en bavardant, prolonge ses préparatifs à n'en plus finir, avant de prendre ses ciseaux et de commencer sa besogne.

— Eh ben, comment voulez-vous, m'sieu, que je vous coupe les cheveux ?

— Tout à fait courts.

— Tout à fait courts ?... mais je crois que ça vous ira très mal.

— Ça m'ira au contraire très bien.... d'être plus longtemps sans revenir.

Un déménageur qui porte sur ses épaules une commode la laisse choir dans l'escalier, ce qui produit un vacarme épouvantable.

Un des locataires s'approche du déménageur, et lui tapant légèrement sur l'épaule :

— Dites donc, mon ami, je crois que vous perdez quelque chose !

Entendu l'autre jour au café :

— Je vous demande un peu, disait quelqu'un, ce que cela fait aux criminels d'être condamnés à la prison à perpétuité : ils meurent presque tous avant d'avoir terminé leur peine !

Fin de discussion entre deux amis :

— Alors tu as un louis sur toi et tu ne veux pas me prêter cent sous.

— Non ; tous mes regrets...

— Sans cœur, va !... Donne-moi seulement dix francs à moi, et tu vas voir si je ne t'en prête pas la moitié !

Entendu l'autre jour entre deux cafetiers :

— Fermez-vous tard, à Marseille ?

— Oui, à une heure du matin, tous les soirs.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49. — Canton de Genève 3 % à fr. 101. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud, 4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.